

## Le conscrit

Le train avait deux heures de retard. Quand l'information fut relayée par le chef de gare qui venait de récupérer la dépêche sur son télégraphe, la grande horloge à double face donnant sur les voies indiquait dix heures. Aussitôt, un brouhaha de mécontentement et d'impatience se répandit dans la foule.

Ce jour de juin 1915, la petite gare de *Chalabre* habituellement si calme, était envahie de voyageurs en partance pour l'inconnu. Le hall d'accueil et les quais étaient submergés de jeunes gens élégamment apprêtés dans leurs tenues militaires, quelque peu disparates, mais toutes ornées d'une multitude de boutons dorés qui brillaient au soleil. Tous avaient revêtu le même képi rouge cabossé qui les unissait dans une sorte de fierté patriotique de soldats. Les musettes étaient bien pleines de victuailles et de vin, certains avaient même une couverture ficelée sur le torse.

Beaucoup, très jeunes, étaient accompagnés de leurs proches. Certains d'une mère, souvent chapeauté, soucieuse de l'apparence de son garçon qu'elle couvrait de baisers comme pour une rentrée des classes. D'autres étaient au bras d'une épouse inquiète, ou enlacés par une bien-aimée éplorée. Parfois des enfants curieux et apeurés par l'excitation générale qui régnait dans cette gare surchauffée, complétaient le tableau familial.

La plupart d'entre eux venaient des mêmes villages voisins et se connaissaient déjà. Ils se retrouvaient dans de chaleureuses accolades appuyées, qui à l'évidence semblaient les rassurer. Sous leurs moustaches souvent naissantes et duveteuses, de larges sourires ne laissaient rien paraître du destin tragique qui les attendait dans ces wagons aux lendemains incertains.

Le train avait deux heures de retard et probablement que la vie avait gagné de longues minutes pour préserver encore un peu ces voyageurs juvéniles et impétueux. Dans cette euphorie à peine contenue, malgré eux sans doute, ils avaient endossé l'uniforme, celui des hommes ; celui des poilus ; celui de l'Histoire.

A l'écart de cette agitation bruyante, tout au bout de la station, l'annonce du retard avait donné un peu de répit à l'un de ces adolescents qui au plus profond de ses tourments, espérait ne jamais voir arriver le convoi.

Son visage d'enfant ne laissait transparaître que l'effroi. Ses grands yeux bleus étaient rougis de tristesse. Les larmes avaient cessé de couler sur ses joues amaigries et nul ne le voyait tant il était seul dans ce monde où la folie des hommes l'avait déjà happé.

Près de lui les deux gendarmes qui l'avaient conduit jusqu'à la gare. Alphonse, le regard absent, gardait les yeux rivés sur les bottes cirées mais souillées de boue des deux hommes.

La même boue qui tôt ce matin là, maculait le visage endolori de sa mère que les deux militaires avaient repoussée sans ménagement dans la fange de la cour de leur ferme de *Saint-Antoine*, alors qu'elle tentait

désespérément de s'interposer.

Ce matin là, Alphonse avait senti au plus profond de son être que ce regard d'amour, sur le visage sali de sa tendre maman agenouillée dans la boue, avait un éclat particulier.

Depuis des jours, le jeune garçon et la vieille Célestine attendaient avec angoisse ce moment terrible de la séparation, jusqu'à la dernière minute ils avaient encore espéré la clémence de l'Autorité militaire.

Les démarches administratives avaient été conduites avec beaucoup d'application par Monsieur le maire avec l'aide de Monsieur Tardieu l'instituteur. Ils rédigèrent de nombreuses missives à l'intention du Préfet et du Haut commandement militaire. Ils firent de leur mieux pour expliquer la dramatique situation de cette famille de paysans et plaider pour le maintien au foyer du benjamin de cette fratrie de trois garçons.

Mais quand dans la pénombre du jour naissant, la silhouette des fonctionnaires en uniforme se dessina au bout du chemin, la désillusion en la justice des hommes fut immense.

Quand ils franchirent le porche de la grange, pendant que ses gardiens entraînaient par les bras le jeune homme vers le chemin caillouteux, Juliette apparût !

Elle était essoufflée par une course effrénée depuis sa ferme voisine de *Saint-Martin*. Ses longs cheveux bruns ondulés, d'ordinaire si bien coiffés, couvraient en partie son joli minois que des larmes abondantes submergeaient. Malgré ses efforts, elle ne parvint à s'approcher d'Alphonse qui, conduit sous bonne escorte, ne put que croiser son regard de détresse et de défaite :

« *Fais bien attention à toi Alphonse ! Reviens moi, reviens moi vite mon amour !* » Hurla la fillette ;

- *Mère, prends bien soin de Célestine, Juliette !* » Répondit simplement le garçon.

Pourtant, en cet instant, il aurait tant voulu dire à sa Juliette toutes ces choses que son coeur portait depuis si longtemps, depuis toujours sans doute...

Mais déjà il marchait à grandes enjambées sur la route, le baluchon à la main, le couvre-chef rouge trop grand vissé sur la tête d'où débordait sa belle chevelure blonde et abondante. Les représentants de l'ordre qui n'avaient cure de sa jeune vie passée, le poussaient brutalement, le conduisant malgré lui vers un destin misérable.

Maintenant, pour Alphonse désemparé sur ce quai de gare, le retard du train du désespoir ne pouvait être le fruit du hasard. Sa chère mère avait prié trois jours et trois nuits durant, sans répit, pour que le bon Dieu intervienne et ne la prive pas une fois encore d'un fils chéri.

Non ! Sans aucun doute ce train qui n'arrivait pas, n'arriverait jamais...

Au fond de son coeur le doute n'était plus permis.

Lui Alphonse, ne partirait pas comme ces deux frères, Albert et Jean. Il ne mourait pas là-bas dans ces contrées inconnues et si lointaines comme ses chers grands frères qu'il aimait tant et qu'avec sa chère Célestine, ils ne revirent jamais.

Souvent par le passé, ces deux gaillards se moquaient gentiment de son visage d'éternel enfant et de sa délicatesse. Bien sûr, Alphonse n'avait pas la carrure et la force de ses deux aînés qui s'employaient aux travaux des champs sans compter, depuis la mort accidentelle de leur père.

Depuis leur plus jeune âge, ils avaient toujours travaillé dur pour que cette terre généreuse apporte à la famille le bien-être des gens modestes.

Un an plus tôt aux alentours de la Pentecôte, leur fascicule de mobilisation en poche, eux partirent sans peur, fiers comme l'étaient tous les autres, ces jeunes hommes qui avaient le sentiment de construire de grands desseins en allant sauver leur patrie.

Non ! Sans aucun doute ce train qui n'arrivait pas, n'arriverait jamais...

Le chef de gare allait bien l'annoncer, d'un instant à l'autre !

Il avait abandonné sa chère mère malgré lui, mais il allait revenir. Dans quelques heures, assurément, il sera à nouveau dans sa ferme, près de l'âtre aux côtés de sa maman adorée. Comme tous les jours, elle aura préparé la soupe fumante dont les senteurs embellissent leur petite demeure. Dès demain, il ira courir dans les collines avec sa Juliette de toujours. Ils iront bientôt ensemble, comme avant, dans les champs de blés remplis de coquelicots et de bleuets. Elle mettra délicatement quelques fleurs dans ses cheveux bouclés, comme elle sait si bien le faire, la rendant plus belle et coquette qu'une princesse.

Libre dans ses pensées, il gardait en tête les derniers mots que Juliette avait lancés dans la confusion de son départ :

*« Reviens moi vite mon amour ! ».*

Jamais ils n'avaient osés se dévoiler ainsi l'un à l'autre, et cette déclaration d'amour aussi forte qu'inattendue, plongeait le gamin dans une tristesse plus grande encore.

Figé au bord de cette voie de malheur, avec tous ces gens qui lui faisaient peur, Alphonse ne pouvait retenir plus longtemps ses larmes, ne savait cacher son abattement.

Même les gendarmes qui restaient près de lui, semblaient touchés par la profondeur de son désarroi. Mais, devant tous ces jeunes soldats pleins de rêves de combats et d'ambition de gloire, ils ne pouvaient se laisser aller à une quelconque émotion :

*« Allez mon gars ! Courage nom de dieu ! Tu vas aller sauver la France et botter le cul à ces prussiens ! ».*

Mais dans son malheur, Alphonse n'entendait plus tout ce qui le ramenait en ce lieu de folies.

Non ! Sans aucun doute ce train qui n'arrivait pas, n'arriverait jamais...

Dans leurs jours heureux les plus beaux, Juliette et Alphonse, le dimanche après la messe, main dans la main, au prix de courses folles, se rendaient dans le vignoble du *Calvaire* ou sur le plateau de *Roquefère* qui surplombe la voie du chemin de fer.

Quand la grosse locomotive apparaissait au loin, sans jamais le moindre retard, ils regardaient silencieusement passer le long Dragon fumant, comme aimait à l'appeler la fillette :

« *Il ne faut pas s'approcher ! Il pourrait nous manger tout cru !* ».

S'exclamait-elle, riant de toutes ses forces en regardant Alphonse qui dans ses moments délicieux la dévorait des yeux.

Ils avaient même échafauder une histoire extraordinaire. Une aventure dans laquelle le preux chevalier Alphonse dompterait le Dragon qui les amènerait voyager très loin dans ce monde inconnu dont les mystères les fascinaient.

Mais aujourd'hui, alors que cette maudite pendule de la compagnie du chemin de fer égrène inlassablement les minutes, les rumeurs d'une arrivée imminente circulent. Chacun attend avec impatience la venue du chef de gare qui dans son bureau ne quitte des yeux son télégraphe.

Les hypothèses les plus hasardeuses circulent sur les causes d'un tel retard du convoi. Pour certains, c'est une vache qui se sera échappée et aura heurté le train. Pour d'autres, il s'agit probablement d'une panne sur la machine, due aux wagons trop chargés. Les plus impatients évoquent même un sabotage de l'ennemi ou d'un traître à la patrie.

Bientôt, alors que les cloches de l'église *Saint Pierre* voisine sonnent l'angélus, le calme revient et chacun tend l'oreille pour déceler le souffle mécanique et saccadé de la locomotive...

Soudain le son strident du sifflet du chef de gare retenti, il se précipite sur le bord du quai la figure écarlate et les joues gonflées à s'époumoner :

« *Reculez ! Reculez ! Dégagez le bord ! Vite, vite, le voilà ! Reculez donc...* ».

L'énorme machine à vapeur laissant échapper une lourde fumée de chaleur apparaît dans un fracas assourdissant, les freins crissent pour arrêter le long convoi.

Un grand drapeau tricolore est attaché à l'avant. Des fleurs et des oriflammes ornent les panneaux extérieurs des nombreux wagons de bois et de fer. Les voitures sont déjà pleines de jeunes hommes qui hurlent et sifflent à gorges déployées, penchés aux fenêtres grandes ouvertes. Certains entonnent avec véhémence *la Marseillaise*, d'autres reprennent en chœur *le Chant du départ* ou *la Madelon*, dans une cacophonie indescriptible. Les nouveaux voyageurs se précipitent vers les marches-pieds et tirent déjà les bouteilles de vinasse de leurs musettes.

Un peu en retrait, les gendarmes entraînent Alphonse. A travers la cohue ils se rapprochent du train

pour le faire monter. Le jeune garçon, fiévreux d'angoisse, laisse trainer les pieds sur le quai encombré. Soudain, profitant d'un brusque mouvement de foule, il s'échappe et s'élance dans une course éperdue parmi tous ces gens, tandis que la machine redémarre déjà.

Ses godillots cloutés raisonnent sur les pierres humides et glissantes, il lâche son baluchon qui bascule sur la voie, le képi s'envole. Les gardiens survoltés se ruent à sa poursuite, arme à la main. Alphonse court avec l'énergie du désespoir, de toutes ses forces sans se retourner.

Il court, il court !... Comme il courait dans les collines en serrant très fort la main de sa Juliette qui avait si peur du grand Dragon.

Dans sa fuite de désespérance vers l'inconnu, sa poitrine explose, ses jambes vacillent. Il sent tout près le souffle du train qui prend déjà de la vitesse en l'enveloppant dans un nuage de fumée. En passant à son niveau, les jeunes hommes excités, penchés aux fenêtres, profèrent les pires insultes vers le pauvre garçon :

*« Froussard ! Salop ! Traître ! ... ».*

Pourtant, Alphonse n'entend rien !... Rien que le rire enchanteur de sa belle qui raisonne dans sa tête, ne voit rien que son visage d'ange et ses cheveux d'ébène. Lui, le preux chevalier, allait affronter ce monstre pour sauver sa vie, pour sauver son amour.

Quand en un instant, dans un horrible hurlement de terreur, le Dragon dévore le bel Alphonse et ses rêves d'enfant et sa vie d'homme.

Le train s'arrêta aussitôt dans un vacarme insoutenable, provoquant de violentes bousculades dans les voitures bondées. Mais les cris avaient cessés. Les gendarmes abasourdis restaient sidérés au bord du quai.

L'employé du chemin de fer, hagard, regagna son bureau et rédigea à la hâte un nouveau télégramme :

*« Gare de Chalabre...Stop.*

*Le train aura deux heures de retard...Stop.*

*Un jeune conscrit est tombé sur la voie...Stop.*

*Suicide...Stop ».*